TRADUCTIONS.

QUATRE LETTRES DE L'ÉTÉ 1869.

HENRY JAMES.

LES lettres qui suivent sont d'un jeune homme (James a alors vingt-six ans) plongé par les circonstances dans un état de vacance durable. L'apparence reste studieuse : écrivant à son aîné John LaFarge, peintre déjà reconnu, James laisse entendre que le séjour en Europe est consacré à l'étude des collections anglaises et des palais vénitiens, et qu'il pourrait s'achever dans la lumière austère des universités allemandes, à Dresde, selon le vœu du père. Sous cette apparence : un état de faiblesse physique, un désarroi certain quant au choix d'une vie et d'un lieu pour la vivre, une accumulation de projets de déplacements abandonnés, toutes hésitations (du corps, de l'esprit) qui s'emblématisent ici, étonnamment, dans la topographie des vallées suisses, offertes comme autant de directions. Au Nord, l'Europe alémanique, placée sous le signe de l'effort, celle qu'avait privilégiée son frère William lors de son séjour d'étude à Berlin en 1867, où l'on fait choix d'une profession, droit ou philologie ; au Sud, l'Italie, reflet inversé de l'Allemagne, où l'on apprend à vivre, dans la splendeur du moment, l'esprit disponible et sans tension. Routes malaisées : partout, sous l'effet d'un corps souffrant, l'ascension est pénible, interrompue ; l'arrivée, souvent différée. On dirait d'un désir qui répugne à fixer son objet, ou, plus justement, d'une volonté sur le point de renoncer aux buts que d'autres avaient fixés pour elle, outre-Atlantique, dans l'ombre de la demeure familiale.

Le choix géographique, l'Italie l'emportant cet été-là sur l'Allemagne, redouble en effet une sécession intime, laquelle voit James, jouant malgré lui et comme sous la pression d'un mimétisme ancien avec le ton du fils obéissant et du frère aimant, signifier à sa mère et à sa sœur que la dépendance matérielle, l'ap-

partenance affective, le poids même du frère aîné William, ne peuvent plus retarder l'accès à la libre disposition de soi. La succession des cols, des frontières revêt l'allure d'une séparation ; elle précipite la mise à distance du foyer initial, et fait émerger la figure singulière qui tout à l'heure encore s'ignorait. Séparation sans violence, qui préserve l'apparence de la piété filiale. L'aveu d'autonomie est d'abord fait pour soi-même, dans une langue qui hésite elle aussi entre deux directions : ironie, déférence. Au terme du voyage, lorsqu'il revient aux États-Unis au printemps 1870, James sait néanmoins de manière très certaine qu'il vivra de son seul travail d'écrivain et que sa résidence permanente sera l'Europe, et particulièrement l'Angleterre, par fidélité au souvenir d'un premier séjour à Liverpool.

La scène européenne, où Londres, Paris brièvement, Genève, Venise, Dresde composent l'univers des possibles, est ici tout entière mobilisée par James pour cette libération intime. On déchiffre sans peine, dans la séquence de ces quatre lettres de l'été 1869[1]*, sous l'apparente banalité du discours, les rudiments de cette leçon d'économie domestique, qui voit un écrivain placé au carrefour de plusieurs routes, et la mémoire affective encombrée de tant d'appels, identifier son orient propre. On pourra se rappeler ce moment de confusion tourmentée en lisant la prose de voyage si parfaitement maîtrisée des English Hours et du Little Tour in France, comme l'heure obscure qui précède l'instant où la main suscite, sans retour ni correction, la phrase définitive.*

Ph. B.

À JOHN LAFARGE[2].

Hôtel du Righi Vaudois
Glion, Lac de Genève
Le 20 juin.

[1] Publiées par Leon Edel dans son édition des Lettres de James en quatre volumes, The Belknap Press of Harvard University Press (1974-1985).

Mon très cher John,

Votre lettre du 3 juin m'a été remise hier soir, à l'instant même où je faisais silencieusement le serment qu'aujourd'hui, sans plus tarder, je vous écrirais la lettre à laquelle je pense depuis longtemps et que j'ai souvent différée. C'est vrai, j'ai très sérieusement songé à vous écrire. J'en éprouvais le besoin : notre séparation à New York a été si précipitée et si peu satisfaisante que je souhaitais lui apporter une espèce de supplément, ou correctif. Fort heureuseusement, ma lettre a chance d'être aujourd'hui un message de bienvenue plutôt qu'un mot d'adieu.

Je suis enchanté d'apprendre qu'il existe une possibilité que vous vous rendiez en Europe cet été. Saisissez-la. Je regrette que votre santé ait continué d'être mauvaise ; mais je ne saurais y voir seulement un mal, s'il vous amène en ces contrées. Vous vous êtes certainement convaincu que la vie domestique n'est pas un remède à vos soucis de santé, et la présomption est forte qu'une certaine dose d'Europe en soit un meilleur. — Comme vous le voyez, je suis déjà en Suisse : je m'y trouve depuis cinq semaines. Je suis allé directement à Genève (n'accordant qu'une journée à Paris, et celle-ci au Salon), où j'ai passé un mois ; avant de me transporter ici, à l'autre extrémité du lac, au-delà de Vevey, où je vis perché à flanc de montagne, juste au-dessus du château de Chillon. J'habite ce que les Suisses appellent un hôtel-pension[3] : assez de monde, air de capitale, décor admirable. Malheureusement le temps est mauvais et semble déterminé à le rester. Le ciel nous préserve d'un été pluvieux — un événement assez fréquent dans ces parages. Mes plans sont vagues ; ils sont simplement de rester en Suisse aussi longtemps que possible, mais comme je ne suis pas un touriste de l'espèce habituelle, je partagerai mon temps entre deux ou trois lieux. — J'ai pris un plaisir très vif à

[2] Peintre rencontré par James lors des années passées par sa famille à Newport, dans le Rhode Island, et auquel il devait rester lié sa vie durant.

[3] Tous les mots transcrits en italique sont en français ou en italien dans le texte

mon séjour en Angleterre. Si vous pouviez juste y poser le pied, je pense que vous ne le regretteriez pas. J'ai vu très peu de monde, bien sûr : et guère plus d'endroits, mais ceux que j'ai aperçus étaient terriblement charmants. J'ai vu Rossetti, Charles Norton[4] m'ayant conduit à son atelier — à Chelsea, près du fleuve, dans la plus délicieuse et la plus mélancolique des vieilles maisons. Quand je pense à ce que les Anglais devraient être, avec de telles maisons et de tels repaires ! Rossetti ne ressent cependant aucune honte des avantages dont il jouit. Il m'est apparu comme un homme médiocre et peu attirant. Je suppose qu'il s'est horriblement ennuyé ! — mais ses tableaux, ceux que j'ai vus chez lui, sont décidément forts. Tous représentaient des portraits de femme, grands, imaginaires, femme du type que vous savez, étroite, particulière, monotone, mais avec de grandes quantités de beauté et de puissance. Sa principale inspiration et son modèle constant est Madame William Morris (la femme du poète), que j'ai rencontrée, une femme, dans son type, d'une extraordinaire beauté — un visage tout à fait prédisposé pour sa main. Il a peint d'elle une douzaine de portraits — l'un en particulier, dans une robe bleue, les cheveux défaits, pressant un bouquet de lys contre son sein — presque une grande œuvre. Je lui ai dit que j'étais votre ami intime et il a parlé avec beaucoup d'admiration de trois de vos dessins qu'il avait vus. — J'ai vu aussi quelques travaux d'un autre peintre (sans le voir lui-même), un certain Burne-Jones, aquarelliste et ami de Charles Norton. Ils sont très littéraires &c; mais d'un grand mérite. Il peint Circé se préparant à l'arrivée d'Ulysse — versant le poi-

original de la lettre.

[4] Charles Eliot Norton, futur professeur d'histoire de l'art à Harvard, alors dans la quatrième année d'un séjour en Europe, auquel il dut son intimité avec Carlyle et Ruskin (dont il fut l'exécuteur testamentaire) et sa connaissance étendue de l'art italien (qu'il transmit à son élève Bernard Berenson). L'un parmi les plus mémorables des litterati de la Nouvelle-Angleterre dans le dernier quart du XIXe siècle, il incarne l'émergence dolosive du souci esthétique dans une Amérique mobilisée par le développement de son patrimoine industriel et financier.

[5] Claude Lorrain.

son dans un chaudron, avec d'étranges bêtes noires dans les jambes : à travers les ouvertures d'une espèce de cloître on voit la mer d'un vert de gemme, avec les galères grecques poussées par le vent jusqu'au rivage. Cette dernière partie est admirablement peinte. J'ai beaucoup aimé à Londres la National Gallery, qui dispose d'une collection beaucoup plus belle que celle que j'avais imaginée. Elle vient d'acquérir un nouveau Michel Ange — la Mise au Tombeau — inachevé, mais très intéressant, comme vous pouvez le penser. Elle a aussi son grand Titien — Bacchus et Ariane — un tableau qui justifierait qu'on se rende à Londres pieds nus ; de même, son portrait de l'Arioste. Ah, John ! quel peintre. Pour lui, je donnerais tout le reste. J'ai vu à la campagne (à Blenheim près d'Oxford et à Wilton House près de Salisbury) plusieurs Van Dyck magnifiques. Le grand Van Dyck de Wilton (le comte de Pembroke et sa famille — une toile immense) vaut, je pense, le voyage. À propos de ces choses, je ne dois pas oublier de vous dire que j'ai déjeuné chez Ruskin, avec les Norton. R. a été très aimable et nous a montré ses Turners. C'est assurément un grand peintre : mais si vous souhaitez vous prémunir contre toute exagération, allez-le voir à la National Gallery, où une trentaine de ses tableaux se trouvent accrochés à côté de ceux des vieux Maîtres. Je préfère Claude[5]. Il avait meilleur goût, en tout cas. — En Angleterre, j'ai vu beaucoup de cathédrales — qu'il faut voir ; encore que, pour les bien voir, il ne faut pas en voir autant que j'ai dû le faire. — Vous me demandez quelles sont mes intentions pour l'hiver prochain. Elles sont encore imprécises, et je ne suis pas fermement déterminé pour Paris. Je veux dire que je pense un peu à l'Italie. Si j'abandonne l'Italie, j'opterai cependant pour Paris. Mais j'espère très sérieusement que nous serons à même d'en parler de vive voix. Si vous décidez de venir, ne tardez plus. Je souhaite que votre femme puisse vous accompagner ; à défaut, j'espère que votre visite, si elle a lieu, préparera la sienne propre. Assurez-la de mon affection et dites-lui avec conviction que si l'Europe ne résout pas entièrement le problème de l'existence, elle aide au moins la fuite du temps — ou

[6] En Angleterre.

charme son passage. Vous ne me donnez aucune nouvelle personnelle ou locale, à part celle de votre maladie. J'espère que les autres nouvelles sont plus gaies. Aucune ne serait meilleure que celle de votre arrivée. Si vous êtes déterminé à faire le voyage, écrivez-moi (Lombard, Odier & Cie, à Genève) et donnez votre adresse. Dans l'intervalle, portez-vous bien. Portez-vous mieux, au moins. Mon meilleur souvenir à J. Bancroft, si vous le voyez. Messages très affectueux à votre épouse et à vos enfants et un bon voyage pour vous, le cas échéant.

Vôtre, toujours
H. James jr.

À SA MÈRE.

Glion sur Montreux
Hôtel du Righi Vaudois
Le 28 juin.

Ma très chère Mère,

Glion la semaine dernière et, vous le voyez, Glion cette semaine encore. Glion m'a néanmoins procuré dans l'intervalle votre très aimable lettre du 7 ou du 8 juin (je conjecture: elle ne porte pas de date.) Ce fait excepté, l'endroit n'a rien apporté d'autre qui appelle la description ou le récit. Cependant, je ne peux m'empêcher d'écrire, au risque (que je persiste à soupçonner) de vous importuner. Nous sommes dimanche après-midi. Il fait beau : je suis monté dans ma chambre après déjeuner, et après avoir sommeillé sur le canapé pendant une demi-heure, je découvre mille pensées et souvenirs de la maison faisant le siège de mon esprit assoupi avec une obstination telle qu'il n'y a rien d'autre à faire que de prendre la plume et de les chasser par le travail. Depuis ma dernière lettre, la situation a changé pour le mieux. Le temps s'est éclairci et nous avons eu une semaine de beaux jours chauds. J'ai pu en profiter à ma grande satisfaction. Tous les

après-midis, j'ai fait, seul, une longue et belle promenade de quelque trois ou quatre heures. Les promenades dans les environs sont très nombreuses et singulièrement belles. Il est vrai qu'elles sont toutes plus ou moins sur la verticale ; je les ai néanmoins faites presque toutes. Jugez de mon amélioration depuis que j'ai quitté Malvern[6], où de médiocres collines m'apparaissaient comme un fardeau et une gêne. Aujourd'hui je ne fais aucun cas, pour ainsi dire, d'une montagne, et j'en gravis une au moins tous les jours. J'aimerais pouvoir vous décrire la nature de ce pays enchanteur ; mais il y faut la plume d'un Ruskin ou d'une George Sand. En arrière du lac, à Montreux, s'ouvre l'entaille large et profonde ou encore le ravin, sur le flanc duquel l'hôtel est perché, assis sur un petit plateau. Dans ce ravin, on peut s'aventurer à satiété dans toutes les directions. Tout au fond roule le cours furieux d'une petite rivière de montagne qui se précipite dans le lac. Quittant l'hôtel et s'enfonçant dans les champs, un chemin tournant, qui monte et descend à travers prairies, taillis et vergers, conduit à un lieu divin où un petit pont de bois enjambe le terrible torrent. Il est perdu dans la nature ; au-dessus de votre tête, la végétation nombreuse ferme à la vue les flancs du ravin ; au-dessous, le flot bruyant gronde et plonge pour rejoindre plus bas sa gangue de rochers. De cet endroit, on peut gagner le côté opposé du ravin, poursuivre jusqu'à son extrémité, où viennent buter les grandes parois de la montagne, qui en font un lieu solitaire, formidable et alpin. On peut alors retraverser le torrent et rentrer à Glion à travers bois. C'est une promenade parmi douze autres. Je les aime toutes : je savoure âprement ma liberté de mouvement, les élans de la curiosité, la grandeur et l'abondance du paysage — et, dans ce cas particulier, sa richesse et sa douceur. Traversant le pont que j'ai dit et tournant en direction du lac à flanc de montagne, on peut marcher jusqu'à Vevey à travers une région de prairies ombragées et de vergers en pente aussi tranquilles et pastoraux qu'un parc anglais. — Ce n'est pas néanmoins la Suisse véritable, qui est celle que je me prépare à affronter. Je veux rejoindre l'air et le vrai décor des Alpes. Je suis allé à

[7] Son frère William.

Vevey par le train quelques jours depuis et j'ai rendu une seconde visite aux Nortons. J'ai décidé de quitter l'hôtel pour aller passer une semaine dans la pension qui touche leur propriété. Ils sont si entièrement enterrés et isolés que je pense qu'ils me sauront gré de ma compagnie et je pourrais ce faisant les dédommager de l'hospitalité qu'ils m'ont témoignée à Londres et m'acquitter d'une dette qui risque d'être un jour onéreuse.

Ils prennent un plaisir extrême à leur vie recluse et rustique, dans laquelle ils voient un soulagement très plaisant après l'Angleterre. Ils s'y prennent comme il faut : leur solitude est absolue et sans appel. Je resterai avec eux probablement une semaine de plus. La maison est un peu plus chère que ce que j'espère trouver ailleurs, mais elle procure un confort dont je suis content de disposer à ce stade de mon initiation aux habitudes de la montagne. D'ici une quinzaine de jours, je saurai mieux m'en passer. J'irai avec cette perspective jusqu'à Lucerne, où je chercherai un toit et resterai sans doute jusqu'au 1er septembre. J'ai à peu près abandonné l'idée d'aller à Saint-Moritz. Je suis effrayé par ce qu'on me dit du froid extrême et de la sévérité du climat qu'on y trouve. Il me faut l'air de quelque grande altitude, mais sans excès ; il me faut aussi l'été. Mais de tout cela, vous entendrez parler le moment venu. Vous m'enjoignez de passer l'été au calme et de veiller à ma dépense. J'espère faire les deux — ou, plutôt, continuer à circuler comme je le fais, par le moyen économique de mes jambes. Vous avez dû recevoir la lettre que je vous ai écrite de Genève il y a bientôt un mois au sujet de mon voyage et de mes dépenses, laquelle contient des propositions qui s'écartent de l'esprit — ou plutôt de la lettre de vos instructions. J'ignore en quels termes vous m'avez répondu ; comme vous jugiez devoir le faire, naturellement. Lorsque vous parlez de vos propres dépenses qui vont augmentant etc., je me sens coupable et égoïste de mener à bien des projets qui paraissent pour le moins extravagants. Mère bien aimée, si vous connaissiez la pureté de mes raisons ! Je m'assure à la réflexion, comme vous vous en assurerez vous-même, que la seule économie pour moi est de me porter tout à fait bien et d'être dans un

état qui me permette de travailler. Pour atteindre cet état, j'accepterais tout — même l'apparence de la pure recherche du plaisir. Un hiver en Italie (si je suis dans deux mois dans les mêmes dispositions qu'aujourd'hui) qui me permettrait de passer mon temps d'une certaine manière, m'aidera à long terme plus que tout autre moyen — plus qu'un hiver à Paris et bien sûr, aussi longtemps que l'apparence même de l'effort m'est refusée — qu'un hiver en Allemagne. Mais cet hiver précipitera tellement (c'est mon raisonnement) le moment où je pourrai passer avec profit un hiver, ou au moins quelques mois, en Allemagne ! Si avant de quitter la maison, j'avais été aussi certain que je le suis aujourd'hui, que pour payer, ma visite en Europe devait correspondre à un changement véritable — le problème étant à la fin véritablement traité — nous aurions pu parler du sujet beaucoup mieux que nous ne le faisons à travers ces lettres. En effet, lorsque je considère à quel point, durant les trois ou quatre mois qui ont précédé mon départ, j'ai été contraint de cesser de lire ou d'écrire (Willy[7] vous le confirmera), je vois que c'était une très absurde dérive de mes espérances que d'imaginer que le simple changement de lieu me permettrait de reprendre mon travail — ou de mener avec impunité la vie ancienne à Paris plus qu'à Cambridge[8]. Ayant perdu tout le temps que j'ai perdu, vous voyez que je souhaite naturellement économiser celui qui me reste. Lorsque je songe qu'un hiver en Italie n'est pas, comme vous le dites, un hiver de « récréation » mais une occasion non seulement de régénérescence physique, mais aussi de sérieuse culture (culture de l'espèce pour laquelle seule j'ai du temps de reste), je trouve le courage de maintenir ma proposition en dépit de vos allusions au besoin de faire chez nous des économies. Il faut une conviction très honnête pour plaider ainsi la cause d'une oisiveté apparemment grossière devant des faits aussi graves et touchants. J'ai si longtemps joué avec mes difficultés que j'ai le sentiment de pouvoir être aujourd'hui un peu brutal. Ma chère mère, si jamais je vous reviens sain et serviable, vous penserez que

[8] Près de Boston, dans le Massachusetts, où résidaient les parents de James.

vous n'aurez pas jeté les perles de votre charité à une bête sans raison, mais à une créature avec une âme capable de reconnaissance et une volonté agissante. — Deux choses encore, que je n'ai guère besoin d'ajouter. D'abord, que vous vous laisserez naturellement guider dans votre réponse par les seules nécessités de la situation, et que vous mettrez de côté toute espèce de souhait de m'être agréable ou peur de me déplaire ; et deuxièmement, que, séjournant à Paris ou en Italie, je serai aussi peu dépensier que possible. Après tout, il me reste deux mois ; ma protestation vous paraîtra prématurée. Je trouverai peut-être qu'au 1er septembre je suis assez fort pour affronter l'ennui de Paris. Mercredi 30 — j'ai laissé ma lettre interrompue et ne ferai qu'ajouter quelques mots avant de la fermer. J'ai eu une aventure qui vaut d'être racontée. Lundi soir (avant-hier donc) je me suis entendu avec trois messieurs (deux Anglais, un Allemand) pour faire l'ascension d'une montagne toute proche, qu'on appelle le Rocher de Naye. (Pour les différentes localités des environs, demandez à Willy de vous montrer les deux poèmes de M. Arnold[9] sur Obermann). Nous partîmes à minuit, afin d'être au sommet au lever du jour. Nous avons atteint le sommet après quatre heures de marche ferme — la dernière partie au clair de lune. Le lever du soleil a plutôt été un échec en raison d'un excès de nuages : pourtant, la balle rouge a été décochée dans les airs avec l'habituelle et merveilleuse soudaineté. Le sommet était extrêmement froid — bien que nous eussions amené un guide avec des manteaux etc. Nous sommes descendus en deux heures environ et avons atteint l'hôtel à sept heures, à temps pour un bain et le petit déjeuner. J'étais bien sûr fatigué mais raisonnablement et je me suis levé aujourd'hui à nouveau en bonne forme. L'expédition était néanmoins stupide, et je m'abstiendrai désormais d'exploits nocturnes. Ils ne sont pas gratifiants. Mais les rochers de Naye sont à peu près aussi hauts que le mont Washington[10]. Qu'auriez-vous pensé l'été dernier d'un départ à minuit dans le but de l'escalader ?

[9] Matthew Arnold, poète et essayiste de l'âge victorien, et l'un des premiers lecteurs anglais de l'Obermann de Sénancour, découvert à travers Sainte-Beuve.

[10] Dans l'état du New Hampshire.

En ce qui concerne l'impunité, je suis parfaitement disposé à me mettre en marche demain, avec un compagnon agréable, à la lumière du jour, pour la même course. — Je viens de recevoir avec reconnaissance l'Atlantic[11] de juillet. Ma nouvelle me frappe comme appartenant à une phase antérieure de mon existence. La seconde partie, j'imagine, est meilleure. J'ai appris récemment de John LaFarge qu'il se rendrait probablement en Suisse cet été. J'espère vivement qu'il le pourra, mais j'en doute. Minny Temple[12] m'écrit qu'elle fera peut-être une apparition à Rome l'hiver prochain. Cela aussi, je l'espère sans trop de conviction. J'ai souvent des nouvelles de tante Kate qui s'amuse à l'évidence beaucoup. Vous devez être sur le point de partir pour Pomfret. Écrivez-moi à ce sujet. Envoyez vos lettres, en attendant que je vous donne une adresse plus définitive, chez les Norton, la Pacotte, Vevey. Adieu, ma chère Mère. Dites à Willy que je répondrai rapidement à sa dernière lettre. Mes bénédictions à Père et Alice[13]. Faites en sorte que Willy écrive. Votre fils dévoué,

H. James jr

À SA SŒUR ALICE.

Hôtel Belle-Vue
Cadenabbia
Lac de Côme
Le 31 août.

[11] L'Atlantic Monthly, revue dans laquelle avait paru la nouvelle de James intitulée Gabrielle de Bergerac.

[12] Cousine de Henry James, dont la mort en 1870, ajoutée à des soucis de santé, devait ramener James aux États-Unis.

[13] Sœur de Henry James, destinataire de la lettre du 31 août.

[14] Sur le lac des Quatre-Cantons.

[15] La sœur de Charles Eliot Norton.

Ma très chère vieille sœur,

Ton étonnement et ton anxiété à l'idée de ce que je deviens ont peut-être atteint aujourd'hui un état de parfaite indifférence. Je confesse que je suis bien près de leur avoir donné le temps d'opérer cette métamorphose. J'ai la meilleure des excuses — et l'une de celles qui te réconciliera le mieux avec ma faute : — j'ai erré et vagabondé — excursionnant et marchant avec une détermination et une constance telles que je n'ai pas eu le temps de m'asseoir et d'écrire une lettre à la mesure de la situation. Voyons : où en étais-je lorsque je t'ai écrit pour la dernière fois ? Grands dieux, depuis ce jour obscur et lointain, quelle époque s'est écoulée ? J'étais, si je ne me trompe, à Gersau[14], retour de l'Oberland, attendant que la pluie cesse et que mon courrier arrive. Eh bien, la pluie a fini par s'arrêter — et par un après-midi béni mon courrier m'est parvenu et m'a fait plier sous le poids de la joie — une lettre de Père, une autre de Mère et l'une de toi. Une longue et délicieuse lettre de Howells aussi — ainsi qu'un numéro de l'Atlantic avec la deuxième partie de ma nouvelle. Je les ai lues et relues — j'ai gémi, rugi, hurlé en les lisant toute la soirée durant, je les ai emportées au lit avec moi et j'ai répété plusieurs fois la scène pendant la nuit. Celle de Mère était particulièrement délicieuse : mais je n'en supporterais pas d'autre. Je me débarrasserais plutôt du vieux rouleau de corde usagé du touriste pour rentrer à la maison en faisant des bonds d'enfant. Depuis lors d'autres jours mornes se sont écoulés mais je compte de manière très ardente trouver à Venise des trésors déposés à mon intention par les mains charitables de Jane Norton[15]. Au moment même où vos lettres me parvenaient, est arrivée une lettre de tante Kate, longtemps retardée. L'annonce par elle des mouvements envisagés par son groupe m'a conduit à Lucerne dans l'espoir de les rencontrer — Lucerne où j'ai passé deux jours dans la vaine attente de leur arrivée,

[16] Harriett Beecher Stowe, l'auteur de La Case de l'Oncle Tom.

et puis, les misérables m'ayant rejoint pour de bon, j'ai fait partir mon bagage pour Milan, mis mon sac à dos sur l'épaule, pris le steamer sur le lac jusqu'à Flüelen et commencé à monter péniblement vers le Saint-Gothard. À Lucerne j'ai d'ailleurs rencontré Dana Horton (qui a vécu à Cambridge, comme tu sais, et fréquenté les thés des Sedgwick — il est aujourd'hui en Europe, résidant auprès de G. P. Marsh, le ministre américain à Florence) (je ne dois pas oublier de mentionner que j'ai aussi rencontré la très douce Mme Otto Dresa avec son stupide mari et qu'elle envoie ses meilleures amitiés à Père et Mère.) Je me suis partiellement mis d'accord avec Horton pour le retrouver, lui et plusieurs de ses cousins, à Bel-Alp (ou plutôt sur Bel-Alp — qui se trouve dans les nuages) dans le haut Valais et faire route avec eux jusqu'à Zermatt. J'ai marché en deux jours de Flüelen à Hospental — la plus grande partie de la descente du Saint-Gothard côté suisse — une très belle excursion, par un temps splendide. À Hospental j'ai pris sur la droite et j'ai franchi le col de la Furka jusqu'au glacier du Rhône — une extraordinaire et silencieuse cataracte de neige éclatante et tout encadrée de rochers, laquelle descend directement du bleu du ciel pour expirer à vos pieds, à la porte de l'auberge. Après le déjeuner, j'ai commencé à franchir le Grimsel et à faire route vers le Eggishorn et Bel-Alp : pardonne-moi pour tous ces noms absurdes : j'en donne aussi peu que possible. Mais après une heure d'ascension du Grimsel, je me suis soudainement effondré et j'ai dû faire marche arrière. Je n'ai pas alors saisi les causes de l'incident, mais je les ai comprises plus tard. Il était dû en partie (excusez ce détail) à un estomac en désordre et en partie au fait que je m'étais moi-même épuisé à porter mon sac depuis Lucerne. En tout cas j'ai renoncé à l'idée de retrouver Horton et cet après-midi-là, j'ai pris la diligence (5 heures) pour Brigue — au pied du Simplon. À Brigue, j'ai bien sûr dormi et le lendemain, levé avec toutes mes forces à 4 heures 30, ayant trouvé un quidam pour porter mon sac (lequel, si

[17] Les frères cadets de Henry.

[18] Dont les parents de James tiraient une part importante de leurs revenus.

j'y avais pensé un peu à l'avance, et même si cette solution avait quelques désavantages, aurait pu partir également par la diligence), j'ai commencé à serpenter sur cette route célèbre. Ç'a été d'une certaine manière la plus belle de mes journées suisses. Le temps magnifique — la vue claire, sans nuages — la joie de voir mes forces revenues, augmentées — le repos et le déjeuner à l'Hospice au sommet du col, au milieu d'une douzaine de prêtres aux manières douces et pittoresques — et par-dessus tout la sensation de descendre vers l'Italie — le plaisir de voir le nord se fondre lentement dans le sud — de voir l'Italie surgir par degrés et se trahir subrepticement — jusqu'à ce qu'au petit village frontière d'Iselle, où j'ai passé la nuit, elle soit enfin devant mes yeux chaude et vivante et palpable (chaude, tout particulièrement) — tous ces éléments ont imprégné le voyage d'un délicieux parfum de fiction, étant eux-mêmes le produit d'une longue journée — trente-trois miles environ de Brigue à Iselle. Je ne dissimulerai pas que j'étais un peu fatigué. J'étais néanmoins debout à temps le lendemain matin pour attraper la diligence de Domodossola (le terminus du col), qui descend ensuite vers le lac Majeur. Le trajet a duré six heures jusqu'à Baveno, sur les rives du lac. Descendant encore et toujours — faisant route encore et toujours en Italie, j'ai poursuivi dans l'extase mon avancée au milieu d'une luxuriance prodigue de blés, de vignes, d'oliviers, de figuiers, de mûriers, de châtaigners, de villages peints à fresque, de mendiants pleins de cris et de tous les bons vieux aspects de l'Italie traditionnelle. À Baveno, il y a un hôtel vaste, frais, plein d'ombre, délicieux, avec une grande terrasse hantée d'orangers qui donne sur le lac. J'y ai pris un bain froid dans une grande citerne de marbre, j'ai déjeuné et ajusté ma toilette, et, comme l'après-midi finissait, j'ai pris un petit bateau au pied de la terrasse, je m'y suis allongé de toute ma longueur sous l'auvent rayé et je me suis laissé porter jusqu'à ces vieilles et délicieuses et absurdes Îles Borromées — l'Isola Madre et l'Isola Bella. Je ne te convierai pas à une description graphique ou à une analyse précise. Elles forment un étrange mélange de pâtisserie de mauvais goût et d'authentique beauté — une espèce de Petit Trianon ou

d'Hampton Court tropical, mi-splendide mi-grotesque. Le trait le plus marquant du paysage italien semble être ce même mélange singulier de mauvais goût et de splendeur — la luxuriance profuse et généreuse de la nature et les ridicules accessoires de carton-pâte de l'invention humaine. Mais je développerai ailleurs ce thème récurrent. Je pense commencer une série de lettres à bâtons rompus pour la Nation, où je parlerai de cette région. À Baveno, je me suis senti tout d'abord si détendu sous l'effet de la chaleur et ensuite, si fortifié et si excité par mes quelques jours d'excursion en Suisse que j'ai résolu de retraverser les Alpes, et d'avancer selon mes forces au jour le jour — nourrissant cependant le vague espoir de pouvoir traverser l'Engadine et le Tyrol et de revenir en Italie par le grand col Italvio. Ayant ainsi dormi à Baveno, j'ai pris le premier bateau jusqu'à Magadino à l'autre bout du lac et de là, j'ai marché (un trajet de dix miles, en plein soleil) jusqu'à Bellinzona, une ville ancienne, charmante et sale, où l'on suffoque. C'est là que se rejoignent les routes du Saint-Gothard et du San Bernardino. Le lendemain, j'ai choisi cette dernière — avec un compagnon, bien sûr, pour mon sac à dos. Le Bernardino est un beau col — mais son ascension s'est révélée une horrible corvée. Par manque d'information et par mauvais calcul, j'avais sous-estimé la longueur de la marche et mal prévu l'heure du repas — et le résultat a été un jour de fatigue véritablement héroïque. Il y a quelque chose d'étrange, de sauvage, de curieux dans la sensation de grande lassitude qu'on éprouve au milieu de la beauté solitaire, silencieuse, iridescente de ces Alpes italiennes et aujourd'hui que tout cela est terminé, je ne regrette pas d'y avoir goûté. Je me suis reposé cette nuit-là — (je ne peux malheureusement pas dire que j'ai dormi) à San Bernardino, un village sur le versant italien juste au-dessous du col et le lendemain j'ai poursuivi mon chemin (moins de quatre heures) jusqu'au village de Splügen, où j'ai été content de m'arrêter et de me reposer et où j'ai passé le reste de la journée, couché sur le dos, à lire Old Town Folks de Mrs. Stowe[16], que j'ai trouvé en traînant dans l'auberge, et qui m'a frappé comme une œuvre d'une perfection sin-

gulière et délicieuse. De Splügen le lendemain j'ai fait bravement route sur la célèbre Via Mala — une belle section, dans son genre, jusqu'à Thusis (une route pénible d'une bonne heure), où je me suis arrêté à l'auberge et j'ai fait cause commune avec mon âme — pour ne rien dire de mon corps. Nous avons tous trois pris ensemble notre petit déjeuner, et nous avons décidé d'un commun accord que nos pauvres vieilles jambes étaient très fatiguées et affectées d'une douleur obstinée et chronique. Nous avons cependant noté avec une immense satisfaction qu'il ne s'agissait que de nos jambes et que notre dos par ailleurs fort éprouvé tenait bon. En effet. Ces pauvres membres depuis longtemps travaillés par la souffrance ont été si rudement mis à la tâche durant tout l'été au service de leur frère plus faible qu'ils ont à la fin commencé à crier grâce et à suggérer qu'ils étaient eux aussi mortels. Aussi ai-je abandonné l'Engadine, le Tyrol et le reste de mes projets et j'ai tristement repris une voiture jusqu'à Splügen. Le lendemain, j'ai confié mon sac à la diligence et je suis monté par le col de Splügen jusqu'à Chiavenna — que j'ai fini par atteindre au bout de huit heures de marche. À la fin de ma promenade, mes jambes manifestaient une telle tendance à se dérober sous moi que j'ai été heureux de penser que je n'avais pas compté sur elles pour d'autres services. À Chiavenna, où j'ai passé la nuit, j'étais de nouveau en Italie — et j'ai retrouvé la beauté italienne : chaleur et saleté. J'ai pris le lendemain la diligence pour Cólico — un voyage tristement chaud et poussiéreux. De Cólico, le steamer en deux heures de temps m'a conduit jusqu'à ce lieu délicieux où je me trouve depuis 4 heures de l'après-midi hier. Non — c'est trop d'exaltation. Rien ne me manque sinon de sentir flotter à mes côtés dans la douce brise italienne le vêtement léger de la sœur de mon âme. C'est par excellence l'endroit dont il faut profiter à deux et c'est une honte que d'être ici dans une solitude empreinte d'une grossière mélancolie. Dans son aspect général et son contour, le lac de Côme me frappe comme à peine supérieur aux plus beaux lacs suisses — mais c'est

quand on en vient aux détails — la prodigalité profuse et chatoyante du paysage — qu'on est convaincu et enchanté devant l'Italie et la saison. Peut-être trouverai-je l'endroit trop chaud pour y rester, mais je serais heureux d'avoir eu au moins cet aperçu d'un beau mois d'août méridional. J'ai fait hier après mon arrivée, au coucher du soleil, une belle promenade d'un mile le long du lac — suivant un large chemin pédestre qui mène à travers une variété sublime de décors — passé les portails de fer aux formes fantastiques des villas oisives et prétentieuses, endormies dans une siesta éternelle parmi les bosquets gris-verts des parcs — entre les murs des vignobles enclos que surmonte la richesse ostentatoire des serres à vignes — à travers les arcades de petits villages sales, ornés de maisons roses, bleues, orange, et où l'on peut acheter à l'étalage pour six cents autant de pêches, de poires, de grappes de raisin et de figues succulentes au parfum d'ambroisie qu'on peut en cacher sur sa personne, comme dit Artemius Ward. — La seule note déplaisante est la chaleur excessive qui vous empêche de vous déplacer et me fait craindre — une quantité considérable de locomotion étant nécessaire à mon bien-être — d'être venu ici trop tôt dans la saison. En fait, je sens déjà qu'une bonne partie de mon épais amidon suisse m'a été enlevée. J'irai demain à Milan chercher mes bagages : je verrai alors comment je me sens et comment les choses se présentent. J'ai puisé à un tel capital de force et de contentement en Suisse que je serais désolé de le voir diminué et, si je trouve qu'il est en train de fondre au soleil du midi, je ne me ferais pas scrupule de mettre en œuvre un petit plan que toute ton affection et ta sagacité combinées ne désapprouveront pas et que les dernières lettres de Père et Mère me feraient exécuter, au besoin, avec la conscience tranquille : c'est-à-dire passer de Vérone à l'Allemagne du sud et faire un tour à travers le Trentin, Innsbruck, Vienne, Salzbourg, Augsbourg, Nuremberg et Münich — autant de lieux qui valent d'être vus. Je pourrai alors revenir en Italie d'ici un mois et y prendre mes quartiers d'hiver. Continue d'envoyer tes lettres, comme indiqué auparavant, à MM. Schielin Frères, à Venise. Même si je prends une autre route, je ferai en sorte qu'elles

me parviennent. Je considérerai alors cette plongée en Italie comme la petite course vers le sud que le marcheur en Suisse ajoute habituellement à son périmètre. Mes développements pédestres ont plus ou moins modifié mes perspectives et mes projets. J'espère être capable, en marchant, d'obtenir assez de diversion et de mettre de côté assez d'argent pour pouvoir m'arrêter librement en certains lieux, à certains moments. J'ai déjà le lointain projet de parcourir à pied l'Angleterre par morceaux, l'été prochain. Mais je ne t'ennuierai pas avec les ombres et les fantômes avides de mon égotisme : mon histoire est déjà bien assez longue. — Et voici maintenant pour tes chers vieux proches. Je désire affreusement une lettre de Willie ; pourvu qu'il y en ait une à Venise ! J'ai pris grand plaisir au récit de vos journées, avec celui de Mère, à Pomfret. Toutes ces petites nouvelles me semblent comme les mots du festin de Balthazar. Je suppose que vous rentrez en ce moment même à Cambridge — reposés, je l'espère ardemment, guéris et réconfortés. Ce que l'été a fait pour Willie, je peux seulement le deviner. Je suis effrayé de le faire trop librement. Au moins ai-je confiance, autant qu'il l'espérait. Et n'oublie jamais de te rappeler à tout moment l'être malheureux que j'ai moi-même été un jour. Se reposer, et, dans la mesure du possible, ne rien faire d'autre — c'est le meilleur conseil que je puisse lui donner à présent. — Je suis bien aise d'apprendre que Wilky et Bob[17] entraînent leurs muscles pour l'aviron. Le ciel les récompense. À cette minute même, je ne crois qu'au muscle. J'ai appris hier dans le Times la nouvelle de la défaite de l'équipe de Harvard sur la Tamise. Je n'attendais rien d'autre. Lorsque j'étais à Londres, j'ai vu surgir sur Piccadilly la foule prodigieuse des spectateurs de retour du match entre Oxford et Cambridge — et j'ai depuis senti dans ma chair que le pays capable d'afficher pareille légion avait certainement une équipe à la hauteur — une équipe d'immenses «go» anglais, bien propre à défaire nos braves et peu nombreux Yankees. — Je ne vois pas pourquoi Bob ne pourrait pas faire un grand rameur : il est si « splendidement conformé » de la poitrine, etc. — J'aurai dans tes prochaines lettres, je suppose, des nouvelles des récoltes de coton[18] — de

bonnes nouvelles, je t'en supplie. — Je te suis très obligé, ainsi qu'à Mère, de vos compliments au sujet de ma nouvelle. Je suis plus obligé encore envers Père, pour l'apparence convenable que, grâce à ses corrections, elle prend une fois imprimée. Je la trouve étonnamment mince et de peu de substance — je veux dire, dans sa manière de traiter le Passé. Depuis que je connais l'Europe et que je vois des vestiges, des monuments, etc., j'ai pris nettement conscience de quelle vieille réalité mortelle il s'agissait, et à quel point la plume est insuffisante à l'approcher lorsque l'esprit n'est pas bourré de faits sur le sujet — et l'imagination, incapable de la restituer. On ne peut rien imaginer de plus impressionnant que le vieux tombeau bossué de la reine Elizabeth à Westminster. Le présent et le futur immédiat me semblent le meilleur territoire de la fiction — le futur tout particulièrement, auquel toutes nos tendances et inclinations modernes semblent préparer une sorte de voie matérielle. Mais pardonne-moi ces métaphores médiocres et ces notions grossières. Voilà une longue lettre pour une seule séance — un autre San Bernardino. — Au revoir. Il est bien laid d'avoir une famille aussi nombreuse et de se trouver seul ici au milieu de tant de beauté. Je suis trop fatigué pour écrire un autre mot, sinon que je vous aime tous — et particulièrement ma douce petite sœur.

H James jr

À JOHN LAFARGE.

Venise, Hôtel Barbesi
Le 21 septembre.

Mon cher John —

Bien que je sois fatigué d'avoir tant écrit, je réponds sans attendre à votre lettre du 26 août — dans l'espoir de trouver de quoi vous convaincre d'entreprendre le voyage. J'ai été désolé d'apprendre que votre plan initial a dû être abandonné, et que votre femme et vos enfants ne vous suivront pas. Je ne peux qu'être d'accord avec vous, pourtant, lorsque vous dites que si vous faites ce voyage pour en retirer tous les bénéfices, il vous faut voyager sans souci. Je ne peux m'empêcher de penser qu'un séjour de six mois ou d'un an ici vous ferait le plus grand bien. Je parle sur la foi de mon expérience quotidienne. Pour ce qui est des dépenses, je les considère comme une espèce d'investissement, destiné à dégager plus tard dans la vie un rendement suffisant en matière de travail pour qu'on s'en trouve repayé. Ne pouvez-vous agir de même ? L'important est bien sûr de trouver des fonds disponibles ; et il vaut mieux ne pas venir que de venir avec des moyens si réduits qu'on reste constamment préoccupé de la question d'argent, au détriment d'une libre appréciation des choses. Vous avez raison, je pense, de ne pas vous soucier particulièrement de voir tel pays plutôt qu'un autre, et de désirer en général un peu d'Europe. Même si vous ne deviez voir qu'une partie de l'Angleterre, vous en seriez largement récompensé. Plus je connais le Continent, plus j'attache de prix à l'Angleterre. En tant que lieu dédié à la visite de sites — la patrie du pittoresque — je suis frappé de voir comme elle fait bonne figure face à l'Italie. Il est possible que mon opinion s'explique surtout par le fait que j'y aie fait mon premier séjour et que mon plaisir ait été augmenté du sentiment de la nouveauté. Néanmoins, le seul souhait très ferme que j'ai en matière de voyages est de pouvoir passer trois mois de plus en Angleterre avant mon retour. — Non pas cependant que l'Italie ne soit pas indiciblement belle et intéressante — et Venise parfaitement italianissima. J'ai grand désir que nous puissions nous retrouver et voir quelques sites ensemble. Ici, particulièrement, le besoin se fait sentir d'un compagnon et d'une sympathie intellectuelle. Pour bien voir ce qu'on voit, il

faut pouvoir en parler : ainsi, nous causerions et verrions beaucoup. J'espère être en Italie pendant encore cinq ou six mois : ce qui vous laisse le temps d'arriver. J'ai déjà épuisé une bonne part du festin. Je suis venu en traversant les Alpes, par le lac Majeur et le lac de Côme, Milan, Pavie, Brescia, Vérone et Vicence ; et j'ai passé une semaine parmi ces îles heureuses. J'ai vu un grand nombre de tableaux, de palais et d'églises et reçu beaucoup plus d'« impressions » que je ne puis en exploiter. On a besoin d'un compagnon pour aider à se débarrasser de cet encombrant bagage. Venise est tout à fait la Venise de nos rêves, mais elle reste étrangement cette Venise des rêves, plus que celle de toute réalité tangible. L'esprit est gêné par le sentiment constant du caractère exceptionnel de la ville : il est difficile de la réconcilier avec la civilisation commune. La ville est aussi terriblement triste dans son inexorable déclin. Newport, d'ailleurs, lui ressemble beaucoup pour ce qui est de l'atmosphère et de la couleur ; et l'autre après-midi, sur les sables du Lido, contemplant l'éblouissante Adriatique, je me suis cru sur la plage d'Euston. Ses trésors sont bien sûr innombrables, et je n'en ai vu qu'une petite partie. J'ai principalement hanté le palais des Doges et l'Académie, et laissé de côté les églises. Le Tintoret est omniprésent et presque omnipotent. J'aime moins le Titien ici qu'à Londres et ailleurs. Il est étrangement inégal. Véronèse est grand et J. Bellini plus grand encore. La félicité parfaite, je ne la trouve que dans le style du palais des Doges, et dans certaines parties d'autres palais sur le Grand Canal. Une chose étrangement me frappe ; en l'occurrence, que si j'étais un « artiste », toutes ces supposées splendeurs n'auraient rien d'autre qu'un effet immédiatement décourageant sur moi. Au contraire : elles sont pleines de leur propres compromis particuliers, pauvretés et bêtises, et sont aussi éloignées de l'absolu que Miss Jane Stuart. — Je me rendrai à Florence, via Bologne, dans environ dix jours. J'espère rester quelque temps à F., pour voir Rome et Naples et peut-être avoir un aperçu de la Sicile. Je dois maintenant poser la plume. Je voulais simplement vous faire savoir que si vous jugiez possible de venir dans un temps proche, je voyagerais volontiers en votre compagnie. Un esprit dis-

cret répugne à offrir des conseils ; pourtant, je vous répète que j'attends quelque bien véritable de votre venue. Visiter sans relâche les curiosités d'une ville est extrêmement fatigant, mais il existe une manière détendue de le faire — celle que je suis censé pratiquer. Je pense passer la période du 15 mars au 15 mai en France (Paris, la Normandie et la Bretagne) et voyager les deux mois suivants à travers la Belgique, la Hollande et la vallée du Rhin, et, de là, me rendre durant trois mois en Angleterre. — Je prendrai alors la décision soit de rentrer (j'aurai été en Europe depuis près de vingt mois), soit, si je me sens en veine de lectures sérieuses, de retourner directement à Dresde et d'y passer l'hiver. Vous avez là mon « ordre de marche » pour autant qu'il soit connu. Mais il n'est pas le moins du monde définitif. — J'espère que votre femme et vos enfants vont bien et que votre été a été décemment distrayant et confortable. J'aimerais être le propriétaire héréditaire de l'un de ces vieux palais. Je vous en laisserai l'usage pendant une année. Les gondoles sont d'ailleurs chose divine. Avez-vous jamais reçu la lettre que je vous ai écrite de Glion en juin ? Vous n'en faites pas mention. Remerciez Sargy pour ses bonnes intentions concernant son projet de m'écrire — infernaux asphaltes. Au revoir. Permettez-moi d'attendre de vos nouvelles et croyez-moi toujours votre

H. James, jr.

Les Norton doivent passer l'hiver à Florence.

Henry JAMES.
(Traduit de l'anglais par Philippe Blanc.)